

# XYZ. La revue de la nouvelle

## Sur un murmure

Patrick Saffar



Number 131, Fall 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86505ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saffar, P. (2017). Sur un murmure. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (131), 57–65.

## Sur un murmure

Patrick Saffar

« LA PORTE est hors de ses gonds ! » s'exclama le vieillard dans un éclat de rire, tout en écartant les bras comme pour mieux faire constater l'exiguïté de la loge. Le geste, qui se voulait accueillant à l'endroit du visiteur, paraissait encore plus contraint ainsi embarrassé par les plis du manteau d'hiver que le vieillard portait encore sur les épaules. Le grincement s'était accompagné d'un léger courant d'air, et les deux hommes se retrouvèrent vite collés au miroir encombré de diverses photos. Enchâssée entre ces images d'un autre âge se dressait l'armure en vis-à-vis, dont les reflets lançaient, çà et là, quelques flèches de lumière. « Le brouillard fera le reste », répliqua l'occupant des lieux lorsqu'il eut croisé le regard perplexe de son hôte. « Et puis, contrairement à toi, je n'apparais qu'à trois reprises. » « Tu es mon double, ne l'oublie pas », rétorqua l'autre en lui mettant la main sur l'épaule. « C'est une interprétation. » La main glissa le long du bras pour se poser sur la console, vierge de tout accessoire. Puis elle s'approcha du livre, se figea à quelques centimètres de distance et se décida à l'épousseter. « Tu répètes encore tes répliques ? » « Ne sois pas sarcastique. Tout le monde ne peut pas être le prince du Danemark. » L'autorité naturelle, mêlée d'ironie, avec laquelle cela venait d'être dit parut faire se détourner l'intrus. Se retrouvant face à l'armure, il lança un « Adieu, mon père, je m'en vais me grimer pour l'occasion », avant que de disparaître par la porte de la loge qui grinça derechef.

Le jeune homme goûtait particulièrement ce corridor obscur, où l'on devinait les affiches de spectacles oubliés. À travers les parois, des murmures se faisaient entendre qui 57

laisseraient bientôt place au brouhaha de la troupe au complet. Il avait coutume d'arriver tôt, non tant pour se concentrer sur son texte que pour éprouver la volupté d'arpenter les lieux, de humer la poussière en suspens (du moins se l'imaginait-il) dont l'odeur le renvoyait à un temps peu éloigné, lorsqu'il reniflait les livres que lui avait offerts sa mère. Dans ce couloir tapissé qu'il se plaisait à parcourir, passant devant chacune des alvéoles (c'est ainsi qu'il nommait en lui-même les différentes loges), la délectation était à son comble. Un morceau de papier malencontreusement égaré, celui sur lequel il avait écrit voilà bientôt quinze ans « Je serai acteur », et qu'il aurait voulu montrer à la terre entière, ne suffisait pas à oblitérer la gloire dont il s'était enivré à cet instant. Le Livre, ce Livre même dont il héritait à présent dans un rôle-titre, lui avait paru bien dérisoirement posé sur la console du Spectre. Et pourtant, l'ouvrage avait été dès l'abord porteur d'une terreur certaine, au point qu'il n'avait, durant plusieurs jours, osé en frôler la surface. Il passa devant la porte d'Ophélie et l'entendit chantonner : était-elle en train de répéter ? Là où le Spectre provoquait en lui une révérence appuyée, non tant par son âge et sa voix tonnante que par l'ascendant qu'il semblait posséder sur toute chose, la comédienne exhalait un certain malaise qu'il interprétait comme une contamination de la folie du personnage. Mais avait-il seulement déjà songé aux échos qu'éveillait en lui l'orphelin d'Elseneur ? Une tendance à l'introspection sans doute, sitôt évaporée toutefois lorsque, sur scène, la pluie d'or venait frapper ses épaules par-derrière. La gorge qu'il avait eue si souvent nouée pouvait alors déverser sur les spectateurs ses prestigieux soliloques, sans que nul tremblement la saisisse, excepté ceux qu'il distillait lui-même avec science. Il s'imaginait un parterre sidéré d'assister à l'éveil des répliques légendaires, exhumées du tombeau de papier tant révééré. C'est la cervelle pleine de ces pensées qu'il s'assit devant son miroir bien à lui. Nul besoin de crâne pour continuer à méditer lorsque la contemplation de son reflet suffisait à agiter en

Shakespeare. » Il se surprit à chuchoter, lorsque, comme par un fait exprès, il entendit qu'on frappait à sa porte. C'était Ophélie.

Les cheveux dénoués, elle avait ses écouteurs à la main. Son partenaire, les yeux baissés, lui lança sèchement : « Tu viens d'arriver ? » La jeune fille le submergea aussitôt de son abattage, lui expliquant qu'elle aussi aimait arriver tôt pour pouvoir jouir d'un peu de paix avant le tourbillon qui l'emporterait sur la scène, où elle se lançait à corps perdu pour lui donner la réplique. Tant d'énergie le rendait nerveux, et maintes fois il lui avait suggéré de baisser le ton à l'endroit du public, de cesser ces criaileries qui, à ses yeux, déconsidéraient l'art théâtral. Il la frôla du regard, s'arrêtant au passage sur son chandail dont le tissu agissait sur ses formes comme une substance émollissante. Lorsqu'il parvint à son visage, une surface luisante d'où émergeaient des yeux vert d'eau, il se souvint que ces traits avaient mis longtemps à s'imprimer en lui, qu'il peinait à se les remémorer et qu'il eût été incapable d'en dresser un portrait, fût-ce sur le mode de la caricature. Et pourtant, il avait rêvé d'Ophélie. Lui aussi l'avait aimée, jadis, dans un temps immémorial sur lequel la scène ouvrait ses perspectives infinies, lorsque, après l'avoir injuriée, il la serrait, cette beauté, entre ses bras. Mais voici qu'elle ôtait ses baskets humides — dans sa loge ! — pour se réchauffer, et il sentit qu'elle aurait voulu, à cet instant, se rapprocher de lui. L'heure viendrait où il pourrait l'empoigner, puis l'enlacer tendrement, après lui avoir enjoint de s'exiler, mais pour l'instant elle lui faisait perdre son temps. Il ne songeait qu'à une chose, sortir malgré le froid à l'arrière du théâtre et, sa cigarette allumée, laisser un peu de temps lui filer entre les doigts. Il fit un pas de côté et, complètement revenu à lui, se retourna vers le miroir. Sur son dos, le reflet de la jeune fille posait un regard qui lui sembla attendri et, même si sous cette forme elle lui apparaissait plus attachante, il lui fit comprendre qu'il souhaitait rester seul.

Il fut bientôt en mesure de rêvasser de nouveau. Il imaginait déjà les lourds rideaux rouges s'entrouvrir sur le 59

parterre, comme sur un grand corps désirable, après que les trois coups eurent frappé (c'était une tradition que le directeur de la salle avait tenu à maintenir). Il voyait encore le dessus des têtes faiblement éclairé par les feux de la scène, que les spectateurs recevraient telle une offrande à eux seuls destinée. Il se voyait lui-même comme une réincarnation du Barde, qui lui aurait transmis les mystères de l'existence, distillés dans le torrent de mots qu'il déclamaient chaque soir. Car lui-même s'était livré sur l'œuvre à de complexes exégèses, tant et si bien qu'il lui semblait en deviner, dans son cœur et dans sa tête, les plus secrètes inflexions. Une réplique, en particulier, l'avait atteint au plus profond, celle sur l'homme qui n'a qu'un seul défaut et qui, par cette seule faiblesse, se voit blâmé de tous. Comme ce passage était vrai, tout en se dérochant à une lecture simpliste ! Il entretenait avec ses collègues des rapports amicaux, car il avait l'habitude de garder pour lui ses pensées. Ils devaient le juger quelque peu mélancolique, mais comme cela seyait à son personnage, ils ne demandaient pas leur reste.

Malgré la visite d'Ophélie, il lui restait un peu de temps. Il sortit de sa loge, parcourut le corridor, grimpa les quelques marches qui le séparaient de la sortie et se retrouva sous une neige parcimonieuse. Sans lui prêter une quelconque attention, les passants descendaient la ruelle boueuse sur laquelle donnait la « sortie des artistes ». Enveloppé de ses volutes, il savourait cet anonymat. Car il n'imaginait de gloire que sur les planches, au service du texte qui, entre lui et le monde, se dressait tel un écran protecteur. Non qu'il méprisât les metteurs en scène, il respectait tant bien que mal leurs consignes, mais le dialogue privilégié était celui qu'il fomentait, par-delà les siècles amassés, avec l'Auteur.

Il finissait sa cigarette lorsqu'il entendit un bruit qui lui parut assourdi par le rideau de flocons. C'était une voix, une voix d'homme. Il plissa les yeux pour mieux voir l'extrémité de la ruelle. Il aperçut un corps, athlétique, qui dévalait le trottoir et s'approchait de lui. Le visage familier lui apparut : c'était

60 Horatio, son plus fidèle ami, qui venait ainsi à sa rencontre.

Quelques gouttes de neige fondue s'étaient accrochées à sa barbe. Il sentit un peu d'humidité le long de sa joue. « Alors, encore sur le seuil ? » « Tu me connais. Toujours besoin d'un peu de concentration avant le marathon. » « Tu fumes trop. » « On en a pour plus de trois heures. Sans entracte. » « Allez, on rentre, il ne manquerait plus que tu attrapes la crève. On a besoin de toi. Le roi de la ruche ! » Il avait l'habitude de se confier à son compagnon, mais il se tut. À l'intérieur du théâtre, le couloir était encombré par une partie de la troupe, ceux qu'il appelait en lui-même les acteurs « abymés », non tant par condescendance (il y avait là des jongleurs et autres saltimbanques) que parce qu'ils prenaient part à la « pièce dans la pièce », celle qu'il ourdissait à l'attention toute particulière de Claudius, son oncle, et de Gertrude. Horatio et lui se frayèrent un chemin, saluèrent au passage les uns et les autres, puis se séparèrent. C'est à ce moment, juste avant de regagner sa loge, que son cœur commença à se serrer. Il réalisa l'enjeu de la représentation, la partition qu'il lui incombaient d'interpréter, le respect dû à l'Auteur vénéré. Le moindre faux pas, la moindre fausse note, et ce serait une brèche dans le ciel. Un mensonge proféré à l'endroit du public, qui engagerait le merveilleux enchaînement des idées, jusqu'à la fin des temps. Il fut saisi d'un haut-le-cœur, sur le point de renoncer. Il se rappela un cauchemar récurrent : au moment où il devait prendre la parole, au lycée ou bien à l'université, ne sortait plus de sa gorge qu'un petit filet de voix, un chant minime qui faisait s'esclaffer l'auditoire. À cet instant précis, il lui prit l'envie d'écrire les mots de Shakespeare, de les voir se matérialiser sur un tableau noir, absent de ces lieux. Écrire, écrire, écrire, plutôt que déclamer, haut perché sur cette estrade vers laquelle se dirigeaient toutes les faces des spectateurs. C'est alors qu'il sentit une main se poser sur son épaule. C'était le Spectre, qui le surplombait de sa stature. « Alors, mon Prince, es-tu prêt ? » Il n'eut d'autre choix que de répondre, les yeux encore humides : « C'est là ma gloire. » Il regagna son miroir, se sécha le visage et commença à se maquiller. Il ne lui restait plus qu'à plonger.



C'était un théâtre de taille modeste, orné d'un tympan, où l'on pénétrait en gravissant trois marches. Sur la façade blanche, une affiche ne laissait apparaître en capitales que le nom de la pièce, suivi de celui de l'auteur. Devant le bâtiment, les spectateurs paraissaient pour l'heure des passants immobiles, attendant on ne sait quel signal. Un enfant, surgi d'on ne sait où, jeta une boule de neige contre l'affiche, puis éclata d'un rire strident. De l'intérieur du théâtre, une sonnerie se fit entendre. Elle semblait devoir se prolonger indéfiniment, comme si elle s'adressait à la terre entière, dont la salle de spectacle serait devenue le centre. L'attroupement se décida enfin à se mettre en mouvement. Le vent s'engouffrait par les portes, en rafales successives. Posté dans un recoin du foyer, le directeur des lieux constatait une nouvelle fois qu'il y avait de quoi emplir la salle. Se trouvaient là bon nombre de jeunes têtes, ornées des couvre-chefs les plus divers, mais aussi quelques silhouettes moins énergiques, persistant, même parvenues à l'intérieur, à avancer précautionneusement. Le directeur, lui-même d'un âge respectable, s'étonna de voir un couple ignorer le vestiaire et se diriger vers l'orchestre, un lourd manteau sur les épaules.

Il régnait au cœur du foyer une polyphonie assez morne où la foule paraissait s'enivrer de son propre bourdonnement. Rempli d'aise, le directeur y percevait la clameur répétée des admirateurs du texte et pressentait que la cérémonie, encore ce soir, pourrait recommencer. Puis, comme à regret, la multitude s'éparpilla, chacun gagnant sa place, et les conversations aussi bien que les soliloques se déportèrent, quelque peu assourdis, vers l'intérieur de la salle. Là, une scène surélevée par rapport à l'orchestre attira immédiatement les regards. À même les rideaux, tombant lourdement en multiples plis, on avait dessiné un portrait géant de William Shakespeare, l'auteur destiné à focaliser toutes les attentions, dominant chacun de son écrasante présence. Il paraissait les observer tous d'un sourire bienveillant qui, sans tarder, s'entrouvrirait sur

les arcanes de son théâtre intérieur. À l'orchestre, certains jetaient un œil interrogatif sur le visage gondolé. Au balcon, une rangée d'adolescents s'amusaient de ce génie approximatif, tandis qu'à l'écart deux dames aux cheveux grisonnants restaient pieusement plongées dans leur programme. Le couple en manteau restait sur ses gardes, se comportant en invités provisoires, prêts à détalier à l'occasion de quelque incident. Un éternuement bruyant, rappel du dehors, creva le brouhaha, provoquant par contamination, quelques rangs plus loin, un accès de toux. En un crépuscule précipité, les lumières s'éteignirent progressivement et, un peu par habitude, le silence se fit. On frappa les trois coups, les rideaux s'écartèrent, et la scène apparut sur un plateau en pente où s'effilochaient quelques lambeaux de brume. Un officier aux côtés d'un soldat se profilait devant l'ombre d'un château. « Qui va là ? » fut la première réplique. « L'aube peut se lever à nouveau », songea le directeur, soulagé.



Cela commença lors de la deuxième apparition d'un long vieillard en armure. À ses côtés, un jeune homme blond bouclé écoutait ses sentences d'un air à la fois respectueux et terrifié. Était-ce l'armure, légèrement bringuebalante sur le corps décharné, était-ce la brume tournoyante, effet spécial dérisoire, était-ce l'ascendant excessif que prenait ce fantôme au moment même de cette déclaration, « Je suis l'esprit de ton père » ? Anonyme, un rire assourdi se fit alors entendre du chœur de l'orchestre. Le bruit étouffé n'eut d'autre conséquence que de provoquer un frémissement prolongé dans l'assistance. Et c'est d'une voix tremblante que le jeune acteur, les yeux rivés sur le public, conclut sa confrontation : « Adieu, adieu ! Souviens-toi. Je l'ai juré. » Comme si les terribles révélations du Spectre avaient produit leur effet, le silence retomba quelque temps dans la salle. Le deuxième incident eut lieu après que la plateforme eut laissé place à une chambre décorée de multiples tapisseries. L'acteur principal 63



allait et venait, un livre à la main, traçant un cercle autour d'un vieil homme à toque de velours. Passé un bref monologue où il était question d'asticots et de charognes, on entendit du balcon, doublant précisément une réplique de celui qu'on nommait Monseigneur, une voix prononcer, monotone, « Des mots ; des mots ; des mots », suivie, en écho à son propre écho, d'un « *Words ; words ; words* » des plus résignés. Du parterre, les regards se tournèrent non vers le spectateur d'en haut, mais vers l'homme au livre, qui chancelait en refermant l'ouvrage, avant que de se reprendre et de déclarer, d'un ton convaincu, « Sujet de qui ? », puis « Des calomnies, Monsieur ». Ce que l'on qualifia le lendemain d'événement intervint lors du troisième acte, au moment où l'acteur principal apparut, entouré d'une nuée de saltimbanques. Ce fut un claquement de fauteuil, à l'orchestre, suivi de la marche lente mais déterminée d'un spectateur habillé de couleurs sombres, en direction de la scène. Marquant un temps d'arrêt à hauteur de la rampe, il se retourna vers l'assistance, demeurée muette, puis franchit d'une enjambée la volée de marches qui le séparait de la salle du château. Nul n'ayant tenté de le retenir, il en vint à se poster en arrière du personnage que l'on dénommait Hamlet. Ne troublant la représentation que de sa seule présence, il observait, selon toute apparence, la nuque de l'acteur à la blonde chevelure. Ce dernier, après avoir jeté un bref coup d'œil vers les coulisses, persévéra dans sa réplique : « Oh ! réformez cela complètement... » Sur ces mots, le claquement d'un deuxième fauteuil retentit, et l'on vit une jeune femme élégante se diriger calmement, à pas mesurés, vers la plateforme. Elle releva sa robe turquoise et monta une à une les trois marches pour se placer aux côtés d'un des comédiens, celui avec lequel conversait ledit Hamlet. Pendant ce temps, le premier spectateur avait fait un pas, un seul : collé au jeune homme, il chuchotait pour lui-même chacune des phrases que déclamait l'acteur avec constance. Quant à la femme vêtue de turquoise, elle caressait à présent la plume dont était ornée la coiffe d'un acrobate. Cette fois,

regard, en un évident appel au secours. N’y répondit qu’un troisième fauteuil, suivi d’un autre, et d’encore un autre. Jusqu’à ce qu’une assemblée entière figurât sur la scène tout près des acteurs, qui n’en continuaient pas moins à dire leur texte. Tel spectateur en jean, les bras ballants, se contentait de sourire aux côtés d’un grand garçon à la barbe fournie et vêtu d’un habit de cour, tandis que tel autre arpentait la salle du château, semblant en connaître les moindres recoins, et finissait par se contempler dans un miroir. Tout cela, et toujours, dans un certain recueillement, sans trop déranger l’ordonnancement du spectacle. Progressivement, une bonne part de la salle s’était levée pour participer au cérémonial, tant et si bien qu’à présent, sans le moindre éclat de voix, une partie des spectateurs en observait une autre en vis-à-vis, de chaque côté de la rampe. Au château, les jeux, improvisés, se poursuivaient : ici une jonglerie, là une pantomime, et toujours le chuchotement du premier spectateur. De son côté, le dénommé Hamlet, les larmes aux yeux, parlait avec de plus en plus de peine. Ce fut d’une voix assourdie qu’il conversa avec une jeune fille aux cheveux tressés qui l’encourageait du regard. Puis, sur ces mots, « ... dans l’oubli... », un son indescriptible, presque inaudible, s’échappa de son gosier. Alors, du fond du balcon, puis de l’orchestre, surgit une salve prolongée d’applaudissements, provoquant immédiatement le salut des spectateurs sur scène. L’acteur aux boucles blondes défaillit et tomba dans les bras d’Horatio... Pour finir, on l’emporta vers les coulisses. Au passage, il aperçut les rangées de fauteuils, vides de toute présence.



Dehors, la neige avait redoublé d’intensité. Deux hommes marchaient côte à côte, l’un soutenant l’autre. Nulle trace de leurs pas ne s’inscrivait sur le sol. Le plus faible enjamba le caniveau peu profond et traversa la chaussée. Il allait à la rencontre d’un Spectre qui, penché vers une masse emmitouflée, lui jetait une pièce en s’écriant : « Souviens-toi de moi ! »